

Serial INVESTISSEUR



Entrepreneur, amateur d'art, propriétaire d'une quarantaine d'entreprises, **seul actionnaire de la société immobilière m3** et père de trois enfants, Abdallah Chatila a plusieurs cordes à son arc. Rencontre avec un homme simple, décontracté et altruiste.

Par **Emma Dexter**

Monsieur Chatila nous a donné rendez-vous au siège de son groupe immobilier, m3, situé au-dessus de la fourmière genevoise, dans le bâtiment de la gare Cornavin. A peine arrivés sur le palier, on reconnaît la patte de l'amateur d'art et surtout de l'investisseur : une sculpture de singe suspendue au plafond, un cosmonaute doré signé Sheng Qi ou encore un pistolet encadré de rose portant le label « America ». Les couloirs sont un véritable musée. L'homme nous reçoit en short blanc, t-shirt A Bathing Ape à fermeture éclair et tête de requin et

baskets Tigers Gucci rouge et vert. Décontracté. Un terme qui correspond bien au personnage et à sa personnalité. « Personne ne doit rien à personne. Au niveau vestimentaire, je m'habille comme je veux, comme je le sens. Et pour ce qui est de la personne, je suis qui je suis. » Honnête et entier.

C'est à 1 an qu'Abdallah Chatila foule pour la première fois le sol helvétique, fuyant avec ses parents la guerre civile au Liban. Après des études à l'Ecole internationale à Genève, il se lance dans ce qui semble être sa destinée, la gemmologie, et travaille



Sur le mur : *Head On – chemin* (2010), d'Adel Abdessemed.

dans le business familial, la joaillerie. Mais c'était compter sans son enthousiasme et sa conviction que, si le destin a placé une pierre sur son chemin, c'était pour en construire un immeuble. L'homme est un touche-à-tout qui nous parle avec intérêt de ses dernières acquisitions, mais sans s'y attarder, comme si ce n'était pas le plus important. « Je ne suis pas attaché aux choses, mais aux gens. J'utilise beaucoup l'argent, mais ce n'est pas un but en soi. Je ne thésaurise pas : j'achète et je vends tout ce que je peux acheter et vendre, parce que j'aime ça. » Le bonhomme est tout autre lorsqu'il nous parle des projets philanthropiques qu'il soutient, que ce soit dans son pays d'origine ou dans son pays d'adoption. On comprend par son regard et sa manière d'entrer dans les détails que se sont ces investissements-là qui donnent du sens à tous les autres. Altruiste. Voilà un autre adjectif qui caractérise Abdallah Chatila, et qui le distingue du cliché de l'homme d'affaires conventionnel.

Aider son prochain semble être la véritable ambition de vie de cet homme. « J'ai toujours vu mes parents donner et soutenir toute la famille, parce qu'ils avaient la chance d'avoir de l'argent, et pas leurs proches. S'ils aidaient leur cercle proche, moi je vois un peu plus large, et ça ne me dérange pas, bien au contraire, d'aider des gens que je ne connais même pas. Je ne

refuse d'ailleurs jamais un rendez-vous; je ne demande même pas pourquoi on veut me voir. » Mais qu'on ne s'y méprenne pas – et Abdallah Chatila insiste bien sur ce point en jetant un coup d'œil à la notification qui vient d'apparaître sur son smartphone : le business reste le business, et acheter pour faire de la philanthropie ne rentre pas dans sa ligne de conduite : il faut d'abord acquérir les armes pour pouvoir et savoir donner de l'argent. Pour ce personnage atypique, travail et hobby ne font qu'un ; la vie s'apparente à une quête d'aventures, de rencontres et de métiers à apprendre : « J'aime tellement ce que je fais que, pour moi, ce n'est pas du travail. »

Quand on l'observe dans son fauteuil de cuir, accoudé à cette énorme table laquée, et au milieu des œuvres d'art exposées dans la salle de réunion, dont un frigo-borne d'arcade, on dirait presque un grand gosse qui a trouvé son terrain de jeux. C'est d'ailleurs pour ses trois enfants que son mode de vie, dans lequel le travail ne s'arrête pas à la porte de la maison, est le plus compliqué. « Je crois qu'ils ont pris l'habitude, à force. Ça fait partie du tout. On ne peut pas tout avoir dans la vie, malheureusement; ce serait trop facile. On ne peut pas se donner autant de mal au boulot et switcher pendant douze heures, puis à nouveau switcher. Tout se mélange. » Il confie partir en tête-à-tête avec chacun de ses enfants plusieurs fois par année, et user de stratagèmes, tels que le décalage horaire, pour passer des moments de qualité en famille. Ces instants, c'est sans doute la seule chose qu'il accumule : « Ma passion, c'est de créer, pas d'accumuler. L'accumulation est pour moi totalement éphémère, parce qu'on accumule et après on meurt. » L'homme est aussi plus romantique qu'il n'y paraît, lui qui arbore le prénom de son épouse sur son poignet, ponctué d'un cœur.

Avant de partir, on lui demande quel est son plus grand principe de vie. Justesse et parole, deux valeurs qui font parfois défaut dans le monde des affaires, et à propos desquelles il nous raconte une anecdote où celui qui croyait prendre a été pris. « Quand on donne sa parole dans le milieu des diamantaires, on la garde. Alors que typiquement, dans l'immobilier, c'est tout le contraire : tant que ce n'est pas signé, ce n'est pas signé. Pour moi, ça n'a pas de sens. » En quittant Abdallah Chatila, on se dit que tant qu'on y croit, on peut le faire, et qu'en plus, on peut rester un être humain avec un cœur. Et même si les dollars encadrés dans l'œuvre d'art derrière lui semblaient presque nous adresser un clin d'œil railleur tout au long de l'interview, cet homme nous rappelle à quel point cela fait du bien de rencontrer quelqu'un d'atypique, et qui s'assume.

« Le but est que tout le monde soit en situation favorable, qu'il soit à l'aise. Le but, c'est de donner une chance à tout le monde : la vie est déjà extrêmement injuste, alors si nous, qui sommes favorisés, nous n'essayons pas d'aider les autres, je considère qu'on n'a pas atteint le but de la vie. » —